



## CONCLUSION

---

- Je suis heureux !  
- De quel droit ?  
Et on le fusille du regard  
en attendant mieux.  
(J. Prévert)

A la question formulée par F. Bordes au début des années 80 et qui constituait le thème de recherche de cette enquête - *le Solutrén a-t-il évolué vers ces industries à cran spéciales ou bien est-ce une industrie différente qui l'a supplanté ?* - il n'y aurait donc, du moins pour le moment, qu'une seule réponse possible: comme l'avaient suggéré les travaux de J. Ma Fullola et V. Villaverde, l'orientation technique accomplie au Parpalló à partir de la "couche 4,50-4,75 m", qui voit, rappelons-le, l'adoption définitive des outils à retouche abrupte (PCM, lamelles à dos, etc.) et du concept Laminaire au profit de la traditionnelle retouche rasante solutréenne et du débitage Levallois (entre autres), serait le fruit d'une évolution sur place.

En tenant compte d'ailleurs que cette "petite révolution technologique" a lieu dans le contexte de la "grande révolution démographique" de la glaciation würmienne (dislocation du technocomplexe gravettien d'Europe centre-orientale), que la PCM est connue dans l'Epigravettien ancien italien dès 20000 BP et que les contacts trans-méditerranéens étaient déjà sans doute bien engagés à cette époque (cf. possible importation française ou italienne de la PFP), l'hypothèse d'une influence extérieure, une sorte d'emprunt "à distance", est donc la mieux à même d'expliquer l'apparition de structures hybrides dans l'industrie du Parpalló (reste à savoir, bien sûr, si cet emprunt correspond effectivement à une transformation progressive dans les manières de faire et de voir, sachant que nos interprétations dérivent d'une lecture typo-technologique scandée par des niveaux épais: la transition ayant pu s'effectuer rapidement).

Cela étant, c'est toujours le mode conditionnel qui est employé ici (nous avons pris nos précautions au début: un *essai* paléanthropologique...), puisque certaines des preuves matérielles fournies dans cette étude, sur lesquelles il ne nous semble d'ailleurs pas nécessaire de revenir, sont, nous en

sommes conscients, discutables. De ce point de vue, donc, l'un des objectifs à court ou moyen terme serait de vérifier la pertinence de ce modèle chrono-technologique en recherchant "ces" traces de métissage des traits techniques solutréens dans d'autres gisements, en particulier dans les sites-jalons de l'arc méditerranéen franco-catalan, qui forment en effet transition avec le nord de la péninsule italienne. Des traces qui, si tant est qu'elles existent bien sûr, pourraient revêtir des formes bien différentes à celles du Parpalló, car la présence des PAP, et de leur possible corollaire le débitage Levallois, contrairement aux occupations valenciennes (Malladetes, Beneito, Cendres...) et andalouses (Ambrosio, Bajandillo, Higueral de las Motillas...), n'a jamais été détectée dans ces sites. Une réflexion plus soutenue et plus serrée sur le concept de "province méditerranéenne", introduit par P. Graziosi en 1964, nous paraît sur ce point indispensable.

Concernant justement ces particularismes régionaux, il va de soi que cette nouvelle enquête devra aussi s'attacher à évaluer, toujours par la recherche et l'analyse des caractères constants et répétitifs des processus examinés (n'oublions pas nos "concepts et modalités préférés"), le degré de parenté technique entre les différents sites, afin de résoudre la deuxième partie de l'équation: l'unité culturelle dans l'espace du Solutrén de faciès ibérique. Soit, en d'autres termes:

- De déterminer si, de Valencia à Cadix, les stratégies de taille relèvent des mêmes schèmes techniques, c'est-à-dire d'une même "matrice conceptuelle", avec ses *variantes* et ses *variations*, ou s'il s'agit d'une identité technique plurielle. On se proposera donc notamment, bien que cette question soit délicate à aborder en préhistoire [134], de repérer la présence d'éventuels styles ou microstyles "ethniques" qui auraient valeur de marqueurs culturels (ou non !) (Dietler & Herbich, 1994) - a-t-on par exemple la notion de groupe voisin ?

- De compléter, par conséquent, la ou plutôt notre biographie technique du Solutrén de la Cova del Parpalló: les FLM ont-elles été façonnées exclusivement sur des supports naturels ? quelle est leur finalité technique ? leurs variantes “microlithiques” font-elles partie de la panoplie des outils ? d’autres méthodes de taille que les débitages Levallois et “bifacial” ont-ils été employés pour la fabrication des supports des PAP (cf. chaînes opératoires indéterminées) ? Ce “débitage bifacial” correspond-il d’ailleurs à une réalité ? etc.
- D’interpréter ces similitudes ou différences en termes de contraintes, de connaissances, de préférences, de tradition technique et, en dernier ressort, d’identification culturelle.
- D’indexer sur une meilleure définition du rôle joué par le concept Levallois, le traitement thermique ou encore la retouche par pression.
- De déterminer si les 11 structures hybrides (en particulier) et les 8 structures non hybrides (dans une moindre mesure) de notre modèle de transformation technologique érigées en critères sont pertinentes.
- De confirmer ou de nuancer, par conséquent, le modèle d’évolution interne (cf. processus de “désolutréanisation”) du Solutrén supérieur mis en évidence au Parpalló.
- D’évaluer la nature des rapports entre les différents sites (purement chronologique, purement “fonctionnelle”...).
- Et enfin, de définir le cadre chrono-stratigraphique exact, c’est-à-dire la sériation chronologique, de cette vaste région qui s’étend sur plusieurs centaines de kilomètres: existe-t-il, par exemple, une gradation (entendons: évolution) entre la zone levantine et celle de Cadix ?

Il sera aussi question de percer à jour le mystère de l’apparition “soudaine” de la PAP et du débitage levallois au Parpalló, afin de démontrer le caractère ou non indigène de ces deux innovations techniques. Ce qui implique nécessairement - “puisque aucune aire ne peut rester inaccessible à la réflexion” (Otte 1999:30) - des comparaisons avec les industries de l’Atérien récent. La même ouverture d’esprit devrait d’ailleurs nous conduire à rechercher dans ces productions l’emploi d’un éventuel traitement thermique.

Un traitement thermique qui, s’il demeure hypothétique dans le cas d’Ambrosio, est par contre bien attesté à Malladetes. Nous l’avons en effet identifié dans le matériel des fouilles de L. Pericot, en association non seulement avec les PAP, voire les FLM, mais aussi avec d’autres outils, indéterminés malheureusement. Du reste, cette technique a été appliquée sur plusieurs ébauches de Flm et/ou de PAP taillées dans un silex “jaspoïde” de couleur gris anthracite identique ou similaire au type 10 du Parpalló, c’est-à-dire sur un matériau qui, sous sa

forme naturelle, se prête pourtant très bien à la pression. L’analyse technologique des industries de ce gisement devra nécessairement inclure le matériel exhumé par F. J. Fortea et F. Jordá dans les années 70 (Fortea & Jordá 1976), au risque sinon de ne saisir que des lambeaux de la production lithique.

Nettement plus prometteuses sont les analyses de la collection de la Cueva de Ambrosio, qui pourrait en effet s’affirmer en lieu privilégié de la discussion: fouilles récentes, matériel très bien conservé, richesse des niveaux, matières premières localisées, etc. C’est d’ailleurs l’un des rares sites de la péninsule Ibérique, avec le Parpalló, qui ait fait l’objet d’une publication monographique (Ripoll López *et alii.* 1988). Ou encore celles des gisements de la région de Malaga (Bajandillo), de Grenade (Pantano de Cubillas) et, surtout, de Cadix (La Fontanilla I, Higueral de las Vallejas, Higueral de las Motillas), qui nous rapprochent un peu plus en effet de “nos amis atériens”, et où l’un d’entre eux, Motillas en l’occurrence, montre des parallèles typologiques frappants (certaines PAP sont en effet identiques) avec le Parpalló.

Certes, mesurer, comme nous espérons pouvoir le faire, la distance technique et culturelle entre ces différents gisements ne nous conduira point (du moins pas dans l’immédiat) à une définition palethnologique de ce concept de faciès ibérique, à la capture d’un ou plusieurs ethnonymes. Y prétendre du reste par le seul biais de la technologie lithique relève de la supercherie. Mais de nous en approcher par contre, oui. Et tel est l’intérêt au fond d’un tel projet: se familiariser avec les productions lithiques de chaque site afin de cristalliser les problèmes liés à la lecture technologique et d’affiner l’instrument de comparaison. Il restera alors pour appréhender le système technique, social et culturel dans sa totalité, ou plutôt, pour rester modeste, une partie de celui-ci, à croiser ces données avec celles issues de la faune, de la lithologie, de la topographie, etc.

Le projet, on en conviendra, est séduisant, et nous permettrait d’épouser enfin les intérêts de la pensée technologique actuelle qui déploie toute son activité, répétons-le, à établir des connexions directes ou indirectes entre plusieurs gisements. Il permettrait par ailleurs, et ici à notre avis “le jeu en vaut la chandelle”, d’ouvrir le champ à des études comparatives avec les industries néolithiques afin de dénicher, qui sait, “l’erreur” commise par les Solutréens: une pointe de flèche sans son arc ?

“Beaucoup de pierres, donc, en perspective, sans oublier “nos hommes” bien sûr...surtout!

[134] Le style ethnique, qui, d’après l’ethnographie, ne se perçoit qu’à travers d’infimes variations de la chaîne opératoire, devient difficile à démêler des contraintes fonctionnelles, de la matière première ou encore des aptitudes de chacun (apprenti/expert, style du tailleur) (Pigeot 1987; Ploux 1989).